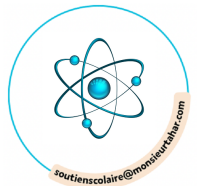


PHILOSOPHIE



CHAPITRE 4



Corrigé des exercices

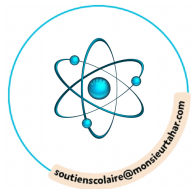
Méthode : Expliquer en reformulant

Qu'il s'agisse de l'épreuve texte ou de la dissertation, on attend d'un élève qu'il fasse plus qu'exposer une doctrine ou un fait ; on lui demande de reformuler ce qu'il a appris dans les mots qui sont les siens et selon l'inflexion donnée par telle question posée ; on souhaite pouvoir observer en lui la façon dont il fera de tel exemple, de telle prétendue anecdote, l'occasion de penser. Pour cela, il faut qu'un élève apprenne à convoquer certaines opérations. Expliquer en est une. Elle passe par un travail de reformulation, c'est-à-dire, de déplacement d'une forme vers une autre. Le but, pour la pensée, est alors d'accroître l'intelligibilité de l'objet sur lequel elle se porte. Ce faisant, la raison prend également conscience de ses propres procédés et s'exerce d'autant mieux. Si on peut apprendre à raisonner avec méthode – par exemple en apprenant à « expliquer en reformulant » – la méthode n'est pas pour autant une méthodologie, un catalogue de recettes. La pensée ne se mécanise pas, mais elle n'est pas non plus un secret à garder.

Corrigé de l'exercice 1

Corrigé du a)

- Ce texte répond à l'objectif de toute explication : il déploie les implications d'une idée communément acceptée – le désir est irrationnel – afin de montrer au lecteur qu'elle repose sur une série de confusions dans l'emploi du terme rationnel ou de son antonyme, conduisant finalement à l'incompréhension de ce que fait réellement la morale en condamnant le désir.
- Pour répondre à ces difficultés identifiées, Russell explique le terme rationnel par son antonyme et fait jouer les différentes articulations offertes par cette redéfinition afin de montrer les limites des associations faites spontanément par l'opinion commune. L'hypothèse finale permet de montrer que la morale recouvre en fait elle-même un désir. Puisque la morale n'est pas absurde, « sans raison », elle se contredit sans doute elle-même en dénonçant l'irrationalité du désir, paradoxalement.



- Ces opérations se tiennent car elles s'appellent mutuellement. Pas de renversement possible de l'opinion commune en fin de texte si l'hypothèse d'une forme de raison inaperçue derrière tout désir ne peut pas être d'abord défendue. Pour cela, il faut que Russell montre que l'association entre désir et irrationalité repose sur une erreur dans la définition même du terme « irrationnel », confondu avec le fait d'être « sans raison ». Ce qui permet, en creux, de poser une définition de la raison que le texte pourra réinvestir en proposant « une raison » à toute morale. Pas d'exclusion mutuelle du désir et de la raison ; au contraire, la morale « incorpore le désir de ceux qui les prônent ».

Corrigé du b)

« Nos désirs sont en réalité d'ordre plus général et moins purement égoïstes que bien des moralistes ne l'imaginent ; s'il n'en était pas ainsi, aucune morale théorique ne rendrait le progrès moral possible ». La conclusion du texte, donnée dans la dernière phrase, peut paraître un peu dense. On peut chercher à la mettre en relation avec les éléments d'explication précédents afin de la rendre plus compréhensible. Russell pratique un renversement de perspective à partir d'une hypothèse que les explications précédentes ont contribué à justifier : « en réalité », les « moralistes » mènent un combat contre le désir qui n'a pas de raison d'être ; la déraison n'est donc pas du côté que l'on croit, ni la raison non plus. En fait, le désir est déjà en partie moral et c'est justement ce que les moralistes qui le condamnent supposent sans le savoir : sans cette hypothèse, aucune raison de croire en la possibilité même d'un progrès moral car « aucune morale théorique » ne suffit à faire aimer le bien s'il n'est pas déjà d'abord désiré. Contre la croyance en « l'objectivité des valeurs » morales, Russell propose de croire en leur subjectivité, c'est-à-dire en la capacité de chaque sujet de désirer le bonheur de l'humanité, plutôt que d'y être porté par la raison abstraite. Ce qui semble raisonnable, même si irrationnel au sens de l'opinion commune.

Corrigé de l'exercice 2

Corrigé du a)

Il s'agit d'un aphorisme. La forme extrêmement ramassée de cette thèse appelle évidemment une explication. La suite du texte consistera à déplier méthodiquement cette première phrase, mobilisant différentes stratégies. D'abord en proposant en déplacement, grâce à un rapprochement entre attitude intellectuelle et comportement physique, afin de faire surgir les enjeux de sa thèse (activité contre passivité). Puis en restituant l'objet du non, initialement passé sous silence, mais qui va motiver une distinction fondamentale (objet apparent, objet réel), ainsi qu'une réarticulation nécessaire (ce qui se présente comme le plus visible est sans doute aussi le moins important, derrière tout combat apparent s'en cache un autre que l'on refuse de mener). Afin de tester la validité de cette hypothèse et son pouvoir explicatif, Alain reprend chacun des exemples rapidement évoqués et montre en quoi les combats scientifiques, politiques ou religieux s'en trouvent éclairés. La conclusion pose la responsabilité de chaque pensée face aux esclavages qu'elle combat – en vain si elle ne sait pas quoi combattre, en elle : la tentation de croire qu'on peut s'arrêter de penser parce qu'on a pensé, un jour. Cette stratégie argumentative vise à provoquer et maintenir l'attention du lecteur en préparant une série de renversements. Se souvenir qu'Alain était professeur et journaliste.

Corrigé du b)

- Après avoir dénoncé « l'apparence » des combats extérieurs menés contre les autres, Alain explique en quoi consiste le véritable combat, intérieur.
- Une lecture rapide pourrait faire penser à une simple répétition de la même idée. C'est sans doute ce que beaucoup d'élèves croiront. Mais chaque reformulation apporte une nuance supplémentaire et l'ensemble constitue une progression dans la façon dont la pensée se pose elle-même.
- Rupture avec le « oui » qui se contente d'un bonheur facile, séparation d'avec la forme initiale et nécessairement naïve de toute pensée, combat contre les dangers et pièges jusque-là inaperçus de cette pensée encore étrangère à elle-même. Il faut une rupture initiale pour que débute une séparation puis un combat contre soi. Elle passe sans doute par l'étonnement – et

elle sera sans cesse à renouveler, comme lui. Le combat contre soi est sans cesse à refaire.

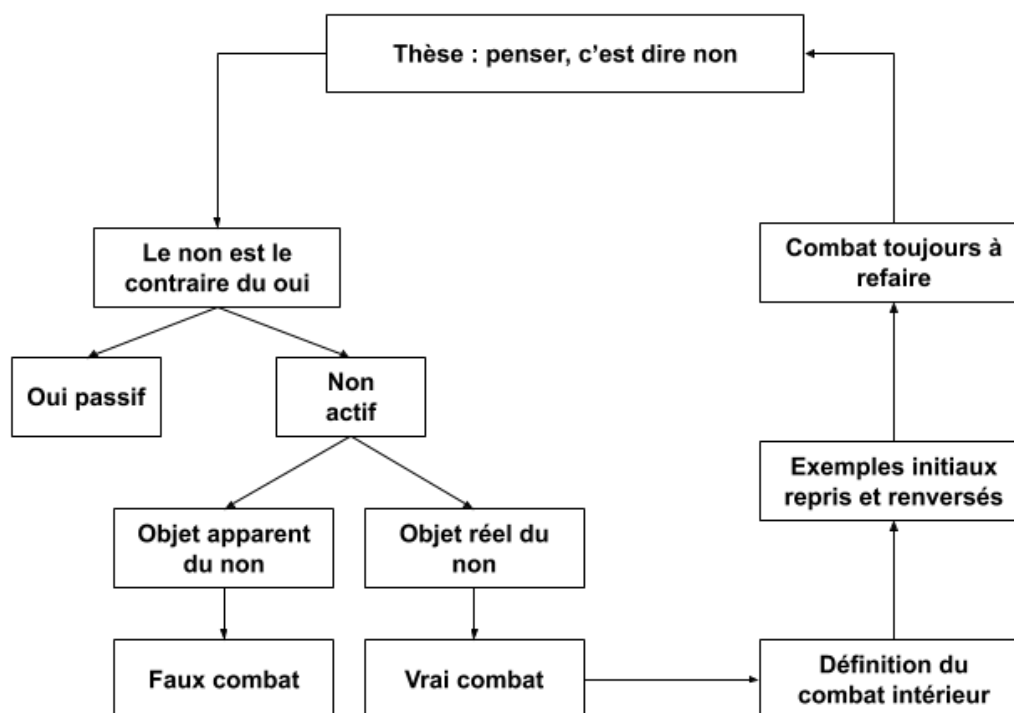
Corrigé du c)

Alain veut montrer que nous nous trompons souvent de combat. Derrière ceux qui nous sont livrés officiellement et qui occupent le monde du fait de leur médiatisation, s'en cachent souvent d'autres, plus réels, mais inaperçus. L'autre passage qui correspond à cette idée est « Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. » Il s'agit d'aller chercher « derrière », derrière la croyance et les opinions, ce qui reste caché, donc ce qu'il faut connaître. Cette volonté de dévoiler, d'enlever le voile de l'opinion, est le propre de la réflexion, du combat philosophique.

Corrigé du d)

Ne pas mener de combat contre soi, se contenter de ce que l'on a pensé et le poser comme un acquis définitif de la pensée plutôt que de le repenser, conduit à ne plus penser du tout.

Corrigé du e)



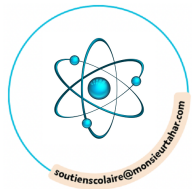
Corrigé de l'exercice 3

Corrigé du a)

Quand Aristote convoque « les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers », il suit une double progression : physique et intellectuelle. Il part de ce qui est physiquement le plus accessible pour aller vers ce qui est le plus éloigné, mais aussi, il va de ce qui est le plus simple à saisir intellectuellement pour aller vers ce qui est le plus complexe à comprendre par la raison. Le plus apparent et le plus immédiatement saisi n'est pas nécessairement le plus important. On termine par le commencement car ce qui est le plus simple et le moins composé – la genèse – est peut-être aussi ce qui suppose le travail le plus subtil de la raison.

Corrigé du b)

En poursuivant « le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire », les



philosophes témoignent de leur différence avec les sophistes, dont la savoir est un moyen de conquérir le pouvoir et de s'y maintenir, mais plus largement aujourd'hui, avec ce qu'on appellerait les sciences appliquées. La philosophie s'apparente à une recherche fondamentale, où le savoir est à lui-même sa propre finalité, ce qui lui permet d'être aussi ce à partir de quoi il sera possible de juger de la valeur des autres savoirs ou activités puisque ses intérêts n'entrent pas en conflit avec eux. Nietzsche critiquera cette posture avantageuse mais en partie naïve, voire – selon lui – radicalement malhonnête.

Corrigé du c)

En tant que substantif, « l'étonnement » désigne un état, passager ou durable, produit par la rencontre d'un fait ou d'une idée inattendue car entrant en contradiction avec ce que prédisait un système de croyances ou de certitudes. L'étonnement apparaît alors comme la conséquence d'autre chose – par exemple d'une chose qui aurait la capacité de m'étonner ; il est donc subi et la grammaire fait très bien en faisant de « moi » un complément d'objet. Or Aristote précise plus loin que « s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance » : le passage au verbe fait de l'étonnement le fruit d'une activité de la part de celui qui s'étonne ; loin d'être subi, il est produit par le regard nouveau que je porte sur les mêmes choses ; par elles-mêmes, elles ne sont pas étonnantes, mais par moi, elles peuvent le devenir à chaque instant.

Corrigé de l'exercice 4

La raison, par son activité, produit des liens de différentes façons : juger, c'est lier un prédicat à une substance, lui attribuer un mode d'être ou lui reconnaître telle valeur ; comprendre, c'est tenir ensemble les parties d'un tout de manière selon des articulations dont on a soi-même éprouvé la solidité ; une loi scientifique relie entre elles des observations jusque-là supposées sans rapport et une théorie relie entre elles un ensemble de lois. Le raisonnement, au travers de ces différentes opérations, constitue alors un enchaînement complexe de liaisons car long et effectué sur différents plans.

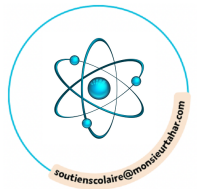
Lorsque Descartes explique les « principes » de sa méthode, il donne les conditions que la raison doit respecter afin de garantir la solidité des liens qu'elle produit, de manière à ce qu'ils ne forment plus qu'une seule chaîne, ou à un niveau encore supérieur, un enchaînement de « chaînes », par emboîtements successifs :

- partir d'une vérité absolument certaine car non déduite de précédentes ;
- réduire la complexité du réel que l'on cherche à comprendre à une somme de vérités du même type qui pourront être articulées ensuite afin de retrouver la complexité que la raison tente de saisir ;
- suivre l'ordre du réel afin de retrouver les articulations permettant de passer d'une vérité à une autre, ou bien à défaut, par extension, du fait de la continuité supposée du réel, supposer un ordre de même nature permettant de le faire dans les parties du réel où la raison n'a pas encore identifié d'ordre ;
- finalement, afin de vérifier que rien n'a été perdu de ce que la raison souhaitait comprendre, vérifier que la somme des articulations établies par le raisonnement permet de rendre compte de la complexité initiale.

Si ces conditions sont respectées, la raison éprouvera, au terme du raisonnement, la même certitude que s'il s'agissait de l'évidence première, la solidité « des longues chaînes de raisons » garantissant la communication de ses propriétés aux termes suivants de la chaîne, jusqu'au dernier.

Corrigé de l'exercice 5

On tend à opposer être et paraître, comme si dans ce qui paraît, rien ne nous était révélé sur la nature de l'être à partir duquel quelque chose surgit. L'essence d'un être ne se déploie pas dans le temps et dans l'espace ; telle est au contraire la caractéristique de l'existence selon Sartre. Dans la mesure où on accepte de séparer les deux concepts, il devient alors rationnellement possible de poser que « l'existence précède l'essence ». Or la phénoménologie critiquera cette distinction et cette opposition : dans la façon même dont m'apparaît telle chose, j'apprends à la fois quelque chose sur elle, qui a besoin de paraître, et sur moi-même, à qui elle paraît de telle ou telle façon, suivant la



réception que j'en fais. Bachelard ne pense pas autrement qui montre que le « pittoresque » témoigne surtout de la façon dont je suis encore fasciné par les particularités du réel et dépendant de ses effets sur ma sensibilité. Dans la façon dont un être me paraît et frappe ma raison ou mon imagination, il gagne une existence nouvelle, qui ajoute à son être. Paraître devient alors le chemin d'un être vers l'existence, toujours à reparcourir, comme le pense Pascal, pour que rien ne soit perdu de ce qui se trouve à comprendre dans ce qui s'offre au regard – et donc, à la raison.